

ENQUÊTE SOUS LES GALETS

MARC S. MASSE

**ENQUÊTE
SOUS
LES GALETS**

Couverture :
Miles Hyman

© Editions des Falaises, 2022
16, avenue des Quatre Cantons - 76000 Rouen
102, rue de Grenelle - 75007 Paris
www.editionsdesfalaises.fr



Prologue

19 août 1942
o5ho8

Les détonations, Alan en avait l'habitude. Dans les forêts des montagnes Rocheuses de l'Alberta, lorsqu'on tombe sur un grizzly, il vaut mieux disposer d'un gros calibre. Ses balades avec Gordon, son golden retriever, restaient pacifiques, le fusil en bandoulière, pour le seul plaisir de la découverte. Les coups de feu, lorsqu'il y en avait, provenaient de chasseurs cherchant de quoi décorer les murs de leur séjour avec une tête de cerf ou de chevreuil. Alan n'aurait pas sursauté au claquement d'un fusil ou même de deux, encore moins fui. C'était pourtant ce dont il avait le plus envie. Pour la première fois, on lui tirait dessus.

Les tirs n'émanaient pas de vieux Brownings, ceux qui le prenaient pour cible, lui et ses camarades, ne tenaient

pas entre leurs mains des armes aussi rustiques, mais des MG34, les redoutables mitrailleuses allemandes au crépitement déchaîné.

Au côté d'une quarantaine d'autres, la plupart déjà morts ou blessés, il était à plat ventre sur les galets de la plage de Puy à l'est de Dieppe. Leur canot de débarquement, pris sous le feu de l'ennemi, avait sombré et la moitié de ses camarades avaient péri avant d'avoir pu atteindre le rivage. Les survivants avaient rampé sur la plage, encore protégés pour l'instant par le rideau de fumée.

— Bon Dieu, jura Bill Pearce à côté de lui, pourquoi n'ont-ils pas envoyé des Hurricanes bombardier ces Boches dans leurs blockhaus avant de nous envoyer nous faire canarder ? Les Schleus sont bien à l'abri derrière leur béton et nous à découvert comme des canards à la foire. Quand le jour va se lever, nous n'aurons plus que les galets derrière lesquels nous cacher !

— Pour les avions c'est trop tard. Ils sont trop occupés au-dessus de nos têtes avec ceux de la Luftwaffe. Quant au support de la Navy, elle n'a envoyé que de petits rafiots. C'est à croire qu'ils prennent ça pour un exercice.

— Allez ! coupa Barry Webster, leur lieutenant, le bras brandissant un pistolet, assez discuté, on avance. Il faut que nous soyons sortis d'ici dans cinq minutes. Nous avons déjà une heure de retard sur le planning.

Ça faisait en effet une heure que les survivants du « Royal Regiment of Canada », membre de la deuxième Division d'Infanterie Canadienne commandée par le Major Général John Hamilton Roberts, étaient cloués sur « Blue Beach ». Plusieurs de leurs embarcations étaient tombées par un malencontreux hasard sur un tanker allemand escorté de vedettes. Le combat qui s'était ensuivi avait fait assez de bruit pour alerter la défense allemande. L'ennemi avait réagi aussitôt, comme s'il les attendait. Le retard initial

de vingt minutes pris sur l'horaire n'avait fait qu'aggraver la situation, avec une première conséquence : le rideau de fumée protecteur était en passe de s'évaporer et le jour n'allait pas tarder à se lever. Pour l'effet de surprise, c'était raté !

Le fort gradient de la plage, les barbelés dressés devant le mur de quatre mètres de hauteur, obstacle infranchissable et surtout les tirs provenant des mitrailleuses installées face à eux et dans les casemates aménagées dans la falaise surplombant le rivage, avaient vite rendu toute avance impossible. L'ordre de Webster tenait du suicide. Alan et son compagnon regardèrent leur officier, incrédules. Ils serraient leur fusil, mais hésitaient encore à obéir. Webster s'était déjà dressé, se croyait-il en 1916, sur la Somme ? Une rafale le cueillit, les tirant d'affaire.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Pearce.

Alan jeta un regard derrière eux.

— Je ne vois plus de bateaux. Ils ont coulé ou sont repartis. Inutile d'espérer qu'on vienne nous chercher pour l'instant et si nous attendons, ce sont les Allemands qui vont nous cueillir. Il faut trouver un moyen de se tirer d'ici.

Pearce désigna du menton le mur devant eux, hérissé de barbelés sous lesquels s'alignaient les cadavres.

— Par où ?

— Il faut atteindre la ville d'une manière ou d'une autre et s'y abriter, en attendant que les renforts arrivent et dégagent le chemin ou qu'on vienne nous réembarquer.

— Comment ?

— Je n'en sais rien.

Autour d'eux, plus personne ne bougeait. On entendait les gémissements des blessés. Ils restaient les deux seuls hommes encore valides sur l'ensemble de l'effectif.

Dans la lueur sporadique d'un bateau en feu, Alan aperçut à l'extrémité de la plage, à environ trois cents mètres sur

leur gauche, une dizaine de soldats les bras levés, entourés d'Allemands, mitraillettes pointées.

— Ceux qui restent sont en train de se rendre. Moi, je n'ai aucune envie de goûter au confort des camps allemands. Faisons les morts, espérons qu'ils vont nous oublier. Et dès qu'il y aura une ouverture, on fonce, on gravit les marches pour se mettre à l'abri dans l'ombre de ce truc. Alan désigna le dessous d'une plateforme surplombant la mer.

— Après on avisera.

Pearce acquiesça de la tête. Imitant les corps qui les entouraient, ils s'allongèrent, les bras tendus, muets, immobiles.

Les Allemands avaient dans l'immédiat d'autres priorités que de vérifier les pertes de l'assaillant. Ils se préparaient à repousser une nouvelle vague d'assaut éventuelle et hormis ceux qui rassemblaient les prisonniers, personne ne quittait son poste.

On entendait les échos de la bataille qui se poursuivait à Dieppe même, dont on ne connaissait pas encore l'issue. On se battait aussi à Berneval, plus à l'est. Alan se dit que les nazis n'avaient pas encore gagné la partie et que l'offensive pouvait encore aboutir. Mais la mission des troupes débarquées là-bas, il le savait, consistait à détruire une batterie susceptible de pilonner la plage de Dieppe, rien de plus. En cas de succès, elles ne viendraient pas à leur secours, mais réembarqueraient. Rien à espérer de ce côté, ils étaient vraiment livrés à eux-mêmes.

On discute encore aujourd'hui pour déterminer si l'opération « Jubilee » était un exercice de préparation du débarquement en Normandie de juin 1944, comme l'a justifié Mountbatten, ou un moyen pour Churchill de prouver aux Russes qu'on s'employait, même à échelle réduite, à créer comme promis un second front à l'Ouest

ou encore une idée de la RAF pour fixer l'aviation nazie. Pour certains, c'est le résultat de l'insistance des généraux canadiens pour passer enfin à l'action, d'autres y voient un leurre pour masquer une opération d'espionnage, comme l'a prétendu Ian Flemming. C'est sans doute, plus simplement, un projet mal pensé et mal préparé comme les états-majors en conçoivent parfois dans leur hâte de prouver leur utilité. Le soldat Alan Carpenter ne se posait pas la question, il était sur le terrain.

Engagé volontaire six mois plus tôt pour défendre l'Europe contre les visées d'Hitler, il avait débarqué en Angleterre en janvier 1942 avec un contingent de troupes canadiennes. Après Dunkerque, la Grande-Bretagne battait le rappel des forces du Commonwealth.

Pendant des semaines, il avait été cantonné avec ses camarades dans un camp à l'écart de toute agglomération. Les jours s'étaient écoulés, consacrés à des exercices devenant fastidieux. Au mois de mai, ils avaient été transférés sur l'île de Wight pour commencer une préparation intense à des opérations de débarquement.

Une nouvelle période d'entraînements avait suivi sans qu'on leur dise pour quel objectif. Les hommes comme les officiers étaient impatients de passer à l'action. Leur vœu allait bientôt être exaucé, mais pas dans le sens espéré.

Le 17 août, ordre leur fut soudain donné de préparer leur équipement. Le 18 dans la journée, des camions les amenèrent à New Haven.

Le même jour, au milieu de la nuit, ils embarquèrent sur deux cent trente bateaux de transport de troupe et péniches. La traversée se passa sans problème.

Vers 3h, ils arrivèrent à proximité de leur destination. C'est à partir de ce moment que tout commença à foirer.

1

Lionel Darsan relut le mail avec étonnement. C'était la première fois qu'on le contactait de l'étranger pour une mission. Le message émanait d'un certain Alan Carpenter d'Edmonton, capitale de la province de l'Alberta au Canada.

« Pourriez-vous recevoir mon représentant à Paris, Michel Harcourt ? Il vous exposera le contenu d'une recherche que j'envisage de vous confier. Merci de confirmer votre accord et donner le jour et l'heure où vous seriez disponible »

L'interlocuteur ne précisait pas de quoi il s'agissait, ni comment il avait eu ses coordonnées.

Après de nombreuses années dans des entreprises comme négociateur, Lionel Darsan s'était mis à son compte comme consultant dans le domaine de l'industrie. Mais de récentes aventures l'avaient amené à élargir la gamme de ses services pour mener des missions sortant de son cadre habituel. En dépit des dangers rencontrés, il devait reconnaître qu'il y avait pris goût. Des domaines plus

variés, des terrains différents, plus d'action, ce n'était pas pour lui déplaire. On commençait à penser à lui pour des interventions plus proches du renseignement ou de l'enquête policière que du conseil juridique ou de la négociation.

Après avoir connu des moments difficiles – un carnet de commandes étiques et un plan de travail où dominaient les blancs, une trésorerie au bord du gouffre, des nuits à s'interroger sur la pérennité de son activité, à remettre en cause son choix de voler de ses propres ailes – il semblait enfin avoir atteint une certaine notoriété. Il s'inquiétait moins désormais de la fin du mois que du résultat prévu à la fin de l'année. Son expert-comptable ne lui posait plus de questions insidieuses sur ses projets d'avenir et le directeur de l'agence bancaire où était domicilié son compte le recevait désormais avec le sourire.

Sur le plan professionnel, il avait atteint l'équilibre et la croissance se faisait jour, mais il n'était pas parvenu à rétablir la stabilité de sa vie personnelle. Alors qu'il croyait les choses en voie de s'arranger avec son épouse, avec l'espoir de reprendre une vie sereine avec leurs deux enfants, Evelyne lui avait soudain appris qu'elle comptait se remarier. Patatras ! Nul doute que ses beaux-parents lui avaient présenté un parti plus à leur convenance.

Il avait été pris de court et depuis cette mauvaise nouvelle, il s'immergeait dans le travail sans trop se soucier de vie de famille et la recherche d'une nouvelle compagne ne figurait pas dans les priorités. L'essor du plan de charge tombait à pic pour étouffer toute velléité de céder à la déprime.

Le développement de ses affaires lui maintenait le moral à flot. Etre parvenu à établir une notoriété dans des conditions difficiles rendait tout recours à un psy inutile.

De là à ce que sa réputation ait traversé l'Atlantique, il y

avait de la marge ! Pourquoi cet inconnu avait-il choisi de s'adresser à lui ? Seul moyen de connaître la réponse : accepter de recevoir ce visiteur.

Bien qu'il ne manquât pas de travail, ce contact l'intriguait. Darsan se demandait s'il annonçait une mission inédite. Il ne se doutait pas à quel point !

Il envoya une réponse positive et proposa une date de rendez-vous qui fut acceptée.

La rencontre avait été fixée trois jours plus tard à 10h. A l'heure précise, on sonna à la porte du modeste bureau que Darsan louait dans un bâtiment de locaux partagés dans le 9^e arrondissement de Paris, près de la rue Lafayette. Le quartier était moins prestigieux que celui des Champs-Élysées, mais les tarifs restaient plus abordables. L'immeuble datant du baron Haussmann avait été rénové pour lui donner un décor intérieur moderne : revêtements muraux clairs et moquette grise, et découpé en espaces fonctionnels : cloisons vitrées, plafonds isolés, prises électriques et téléphoniques en quantité pour recevoir tous les appareils requis par un exercice professionnel intense, nappes de câbles regroupées et dissimulées sous des caches s'intégrant dans la couleur du sol. Le mobilier était standard mais adapté et donnait une impression de « déjà vu » qui mettait à l'aise et rassurait les clients par leur manque même d'originalité. On était bien dans une sphère dédiée au « business ». Pour le design, il fallait s'adresser ailleurs.

— Monsieur Darsan ? demanda l'homme qui se tenait sur le seuil, vêtu d'un manteau bleu foncé d'excellente coupe.

— Oui.

— Michel Harcourt, je suis le représentant de monsieur Carpenter en France, fit-il sans tendre la main.

Darsan l'invita à prendre place dans le fauteuil réservé aux visiteurs. Harcourt, la cinquantaine, avait des cheveux

noirs coupés court, légèrement grisonnants aux tempes, un visage anguleux parcouru de rides et de deux sillons de part et d'autre de la bouche. Mais ce qui frappait d'emblée c'étaient ses yeux immenses et brillants d'un noir intense, un regard comme habité, dont il devait connaître la puissance et user avec modération pour ne pas gêner son interlocuteur.

Contre toute attente, bien qu'il présente une taille respectable et une bonne carrure, il n'appartenait pas à la catégorie des Nord-Américains qui chaussent du 47, vous toisent du haut de leurs deux mètres et semblent déplacer avec maladresse leur carcasse. Il y avait une bonne raison à cela, il était Français.

— La société pour laquelle je travaille est spécialisée dans le commerce international et je représente, entre autres sociétés importantes, le groupe de Monsieur Carpenter en France et dans certains autres pays Européens.

Il tendit sa carte. Son bureau se trouvait rue Balzac dans le 8^e.

— Mettez-vous à l'aise.

Harcourt retira son manteau et le posa sur le dossier de son siège, découvrant un costume gris foncé à la coupe parfaite qu'on aurait dit acheté la veille pour l'occasion et une chemise d'un bleu discret tout aussi impeccable.

— Merci de me recevoir. Je suppose que vous êtes un peu étonné, on ne doit pas vous contacter tous les jours depuis le Canada.

— Non, en effet.

— C'est moi qui ai communiqué votre adresse à Monsieur Carpenter, il ne vous connaissait pas, bien sûr. J'ai eu votre nom par un de vos clients, qui m'a assuré que vous êtes efficace.

— Merci à lui. Ça me conforte dans ma stratégie fondée sur le bouche-à-oreille.

— C'est une excellente stratégie.

— Puis-je savoir qui m'a recommandé ?

— En fait, c'est un peu compliqué. J'ai obtenu l'information indirectement, à travers plusieurs contacts. Je connais mal votre secteur. Je cherchais un profil particulier : pas un détective privé mais un consultant généraliste comment dirait-on : flexible et réactif.

— Bon, après tout, peu importe. Vous êtes là, c'est ce qui compte. De quel genre de mission s'agit-il ?

— Une recherche concernant des personnes.

Darsan cacha sa déception, l'espoir d'une mission originale venait de s'évanouir.

— Vous devez le savoir, mon domaine d'intervention c'est les services aux entreprises. Rechercher quelqu'un, c'est du ressort d'un détective privé.

— Oui, à première vue. Mais celle-ci est particulière, il faut se montrer discret et diplomate.

— Les privés sont aussi habitués à respecter la discrétion. C'est même une de leurs règles, non ?

— En principe. Chez les « privés », d'après ce qu'on m'a dit, on trouve une majorité d'anciens policiers. Ils possèdent à fond les techniques de filature, d'enquête et d'interrogatoire, mais pas toujours le doigté nécessaire. Je veux éviter de tomber sur quelqu'un qui « marche avec des gros sabots » et mette la discrétion en danger sans s'en rendre compte. Grâce à votre expérience des relations d'affaires, vous devez savoir agir avec les précautions voulues. Je me suis renseigné sur vous, vous vous en doutez. On m'a assuré de vos qualités de négociateur, on m'a dit aussi que vous ne reculiez pas si besoin était, devant les risques. C'est une conjonction intéressante.

— Je ne suis pas certain de voir la nécessité de ce genre de qualités pour le type de mission que vous évoquez. Harcourt fit un geste de la main.

— Mais inutile de développer plus longtemps là-dessus. Je crois avoir choisi le profil qui convient pour ce travail. Passons à ce qui m’amène. Vous me direz ensuite si vous êtes intéressé.

— OK, je vous écoute.

— Monsieur Carpenter est canadien. Il habite la région d’Edmonton, il a quatre-vingt-seize ans et il est riche, très riche même. Il est le fondateur d’une entreprise florissante qui travaille pour l’industrie pétrolière dans l’Alberta, mais aussi partout dans le monde où il y a des puits en activité, ce qui représente encore beaucoup d’endroits. Malgré la tendance à réduire l’usage de ce type d’énergie au nom de contraintes écologiques, elle a encore de beaux jours devant elle. Et je suis bien certain que, si nécessaire, l’entreprise saura se convertir à d’autres activités.

Nous la représentons en France, comme je vous l’ai dit, depuis déjà longtemps. Au fil des années, j’ai développé avec Monsieur Carpenter une relation de confiance et il lui arrive de me demander des services sortant du cadre professionnel. C’est le cas pour ce qui m’amène et n’a rien à voir avec le pétrole.

Darsan vit la perspective d’une belle mission pour un gros industriel étranger s’éloigner de manière définitive.

— Monsieur Carpenter, poursuit Harcourt, a dirigé lui-même pendant très longtemps son affaire. Avec l’âge, il a dû déléguer et passer les rennes mais il demeure président. Depuis plusieurs mois, il est très malade et il pense que ses jours sont comptés.

— Oh, je suis désolé.

— C’est cette situation qui justifie ma présence aujourd’hui.

— Expliquez-moi.

— Il faut que je vous en dise un peu plus en effet sur Alan Carpenter. Sa vie mériterait un livre, on peut dire

qu’elle pourrait servir d’exemple à beaucoup de jeunes pour l’énergie dont il a fait preuve, son dynamisme et sa capacité à ne jamais se décourager, même dans les situations difficiles. C’est un personnage hors du commun, un homme d’action et de défis, un individu au caractère bien trempé. Les gens prennent souvent les autres à la carte, ils s’intéressent à un trait de caractère, s’adressent à tel aspect de leur personnalité, sans la plupart du temps se préoccuper de l’ensemble. Ça permet de tolérer les différences, de vivre en société. Avec Alan Carpenter, c’est le menu imposé, on doit le prendre en entier ou aller voir ailleurs. Déterminé, inébranlable, il a toujours su ce qu’il voulait. De tout ce qu’il a fait, il n’a jamais rien regretté, sauf une chose. C’est précisément ce qui m’amène chez vous.

— Ah !

Darsan ne voyait toujours pas où tout ça allait conduire.

— Comme je viens de vous le dire, poursuit Harcourt, Monsieur Carpenter est très affaibli mais tout à fait conscient. Il m’a demandé de lui rendre un service, accomplir une démarche qui lui tient manifestement très à cœur. J’ai beaucoup d’estime pour lui et j’ai accepté.

— Très bien, fit Darsan.

— Avant de vous exposer le but de ma visite, il faut que je commence par vous rapporter l’histoire, telle qu’il me l’a contée. Ainsi vous connaîtrez l’origine de cette affaire. Harcourt se cala dans son siège et Darsan comprit qu’il allait devoir encore faire preuve de patience avant de savoir de quoi il s’agissait.

— Durant la Seconde Guerre mondiale, Alan Carpenter s’est engagé. C’était bien dans son caractère. Il avait alors vingt ans. On l’a envoyé en Angleterre où il a passé plusieurs mois dans des camps d’entraînement. Et en août 1942, il s’est trouvé parmi les troupes canadiennes qui ont participé à l’opération de débarquement à Dieppe.

Je devrais plutôt dire à la tentative de débarquement, puisque cette opération s'est soldée par un sanglant fiasco. Je pense que vous en avez entendu parler ?

— Oui, ça me dit quelque chose, mais je ne connais pas grand-chose des détails.

— Les pertes ont été énormes, surtout parmi les Canadiens. Plus de la moitié ont été tués, blessés ou faits prisonniers. Alan Carpenter s'en est sorti indemne. Il a eu de la chance et aussi, comme vous allez le voir, il a fait preuve de courage et d'initiative.

— Bon.

— Il s'est trouvé, comme tant d'autres, cloué sur une plage par le feu des Allemands. Beaucoup de ses camarades ont été tués ou blessés, ceux qui n'ont pas pu se replier ont été faits prisonniers. Lui, n'avait pas l'intention de finir la guerre comme prisonnier, il voulait continuer à se battre. Il est parvenu à échapper à sa situation désespérée et à se glisser dans la ville. Mais le jour se levait, on était en août, il n'aurait pas fallu longtemps avant qu'il soit repéré. Là encore, la chance lui a souri, mais il faut dire qu'il l'a aussi provoquée. Un habitant qui suivait les événements de sa fenêtre l'a secouru puis, peu après, il l'a emmené chez des amis à Dieppe. Carpenter ne parlait pas couramment français mais il en savait assez pour comprendre ce qu'on lui expliquait.

— Il n'était pas à Dieppe donc ?

— Non. L'objectif principal de l'opération « Jubilee » c'était Dieppe, mais aussi plusieurs autres plages à l'est et à l'ouest de la ville pour des raisons stratégiques. Les troupes dont Monsieur Carpenter faisait partie ont été débarquées sur l'une d'entre elles, à Puy. Bien que ça n'ait pas d'intérêt direct avec l'affaire, je pourrais vous donner plus de détails, si vous êtes intéressé. Je n'ai pas tout en tête, mais j'ai noté ce qu'il m'a dit.

Il désigna la mallette posée à côté de lui.

— Malgré les années, sa mémoire concernant cet épisode de sa vie est intacte. On comprend qu'il ait été marqué. Des années entières tombent dans l'oubli, mais nous conservons le souvenir vivace de certains jours ou de certaines heures particulières qui ont compté, même s'ils sont très lointains. Donc, pour en revenir à mon récit, cet homme l'a conduit dans la nuit jusque dans un faubourg de Dieppe. Il a été accueilli par une famille qui l'a caché pendant plusieurs jours. Il était impatient de pouvoir partir, mais bien sûr, il a dû attendre des conditions favorables, jusqu'à ce qu'un bateau lui fasse traverser le Channel de nuit. Il a pu rejoindre son unité, ou plutôt ce qu'il en restait. Puis plus tard, il a pris sa revanche en participant au débarquement en Normandie le 6 juin 1944. Il a terminé la guerre sans blessure puis est rentré chez lui. Il a repris le commerce familial, une quincaillerie, l'a transformée en un atelier de mécanique, puis en une entreprise de production de plus grande envergure et en a fait une firme qui a grandi dans le sillage de l'industrie pétrolière, devenant une société de taille internationale.

— Très bien, cela est très intéressant mais...

— J'y viens. Durant la guerre, il avait essayé de contacter ces gens mais sans succès, ce n'était pas facile, tant que le pays était occupé. Après la fin du conflit, rentré au Canada, il a voulu les remercier. Ce n'était pas un ingrat, mais il s'était écoulé plus de deux années depuis les événements de Dieppe et il n'était pas parvenu à retrouver leur trace. Il ne connaissait personne sur place et ce n'était pas simple. Il a fait plusieurs tentatives restées infructueuses. Par ailleurs, la guerre finie, commençait une période d'intense activité. Il fallait reconstruire. Lui aussi avait beaucoup de choses à faire : terminer ses études, intégrer l'entreprise familiale, démarrer dans la vie active, c'était aussi le

moment où il a fondé une famille. Le temps s'est écoulé et en définitive, il a fini par abandonner l'idée de retrouver ces gens. C'était un gros regret pour lui.

— Je vois.

— Les années passant, on parlait de moins en moins de la Seconde Guerre mondiale et de « Jubilee » encore plus rarement. Ce sont les vainqueurs qui écrivent l'Histoire et cette opération n'était pas aussi glorieuse qu'El Alamein, les débarquements en Sicile, en Provence et bien entendu en Normandie, elle commençait à tomber dans l'oubli. Et puis, la mémoire collective s'est soudain réveillée dans les années 1990. Alan Carpenter a alors été sollicité à plusieurs reprises par les associations d'anciens combattants pour aller à Dieppe, participer à des manifestations, comme le cinquantième ou plus récemment le soixante-quinzième anniversaire. Il n'en a jamais eu l'occasion à cause de ses affaires. Mais il n'a pas oublié. Il est un des derniers participants à ce raid, encore vivant. Et maintenant, se sentant très malade, il m'a demandé d'essayer de savoir ce qui était arrivé à cette famille, et aussi de retrouver leurs descendants pour leur dire qu'il se souvient de ce qu'il doit à leurs parents. Pour lui, c'est un devoir moral à accomplir. Il se reproche de ne pas avoir tout tenté.

— Bon, fit Darsan, poli, en songeant que ça n'annonçait rien de bien passionnant.

— Et aujourd'hui, je suis là pour vous demander de faire cette recherche. Lorsque vous aurez pu avoir les informations sur leur sort et localisé leur descendant le plus proche, vous transmettez le message.

— C'est tout ?

Harcourt eut un sourire et après un instant, finit par répondre.

— Non. Il a aussi demandé de remettre à cette personne, en compensation, un million de dollars US.

— Oh là ! C'est une belle somme !

— Oui, ne vous inquiétez pas, Monsieur Carpenter a les moyens. Il n'y a qu'à voir sa propriété près d'Edmonton, une réplique de château médiéval avec tout le confort et vingt hectares de terrain, pour s'en convaincre !

— Ce Monsieur Carpenter doit juger qu'il leur doit vraiment beaucoup ?

— En effet. Il m'a déclaré qu'il avait une double dette vis-à-vis de ces gens-là. On comprend la première : ils l'ont secouru, mais pas la seconde. Il ne m'a pas donné d'explication et je n'ai pas insisté car j'ai eu le sentiment qu'il ne tenait pas à en parler. Ce sera peut-être l'occasion pour vous de la découvrir. Alors qu'en pensez-vous ?

— Faire des heureux, c'est une belle mission, en outre ça n'a pas l'air bien compliqué. Vous trouverez sans difficulté quelqu'un pour la remplir. Car je vous le répète, elle n'entre pas dans mon secteur d'activités.

— Je sais, vous me l'avez déjà dit. Mais réfléchissez, il n'y en aura que pour quelques jours, ça vous changera de vos interventions habituelles, vous accomplirez une bonne action et la rémunération est, je pense, assez motivante. J'ajouterai que cette affaire, même si elle n'est pas complexe, requiert cependant des qualités moins répandues que vous le croyez. Je suis prêt à parier que vous la trouverez intéressante.

— Je vous écoute mais vous ne me donnez pas de raison de changer de position. Eclairiez-moi pourtant sur un point, vous avez mentionné il y a un moment qu'il ne fallait pas avoir peur des risques, j'avoue que je ne vois pas lesquels.

— Je ne songeais pas à de gros risques, soyons clairs, on ne va pas vous prendre pour cible. Mais, réflexe professionnel oblige, je me fais une obligation de toujours évaluer correctement une affaire et surtout de ne jamais minimiser a